

avoir joué le rôle d'un Pierrot, « Je fus très heureuse et je me promis que, lorsque je serais grande, je ferai du théâtre » (73).

Dans un poème en prose au titre ironique, « Elle est chouette la vie », Catherine raconte comment elle est tombée en haut de l'escalier à l'âge de deux ans. Comment elle n'a pas saigné tout en fendant sa lèvre supérieure. Un « angiome » qu'elle a traîné toute sa vie, et qui lui a causé pas mal de soucis en fuyant les garçons « pour qu'ils ne se moquent pas de moi » (77). Tant d'autres anecdotes et d'événements qui ont marqué sa vie. On ne peut les citer ici, mais dans ce livre il y a toujours quelqu'un qui souffre. Souffrance, tristesse, et frustrations deviennent des leitmotifs du livre. Ce qui n'empêche pas, bien sûr, des moments de joie et de bonheur intenses auprès de la mer, et de repli dans le monde de la famille, des amis, et de l'écriture.

Pour Catherine l'écriture lui procurait en même temps un « malaise », aussi bien qu'un « mal être » et un « cafouillage intérieur » (146). Mais aussi une sorte de « sentiment d'accomplissement et de rectitude intérieurs, à l'effet rassurant et stabilisateur » (146). Et à la fin elle se demande si l'écriture ne lui procurait pas un bienfait « d'ordre thérapeutique » ? Un écrivain professionnel ne pourrait pas mieux décrire son processus créateur.

Il va sans dire que *Échos*, c'est l'histoire des souvenirs d'une femme européenne née dans les colonies, comme on disait. Elle a fini ses jours en France, à Paris et à Marseille. Ce livre n'intéressera pas seulement ses amis, ceux ou celles qui l'ont connue. Il est marquant car il donne la vision du monde de la période coloniale et post-coloniale. Une vue de l'intérieur qui révèle les problématiques de l'époque, ainsi que le passage d'un monde pré-colonial à l'autre métropolitain. Ce qui charrie toutes les valeurs des deux rives de la Méditerranée.

**Carmen Licari.** *L'École bleue*. Roman. Tunis : L'Or du Temps, 2005. 208 p.

**C**armen Licari, née à Tunis, retrace dans ce livre ses souvenirs d'adolescence passée au Lycée Notre-Dame de Sion. Roman autobiographique, même si la narration est à la troisième personne, et que l'auteur projette les événements et les histoires vécues sur son personnage principal Mabel Letoy. Intéressant ce patronyme, si on le considère sous la graphie suivante : Ma Belle... le Toi. Ce jeu de mots s'adresse à une altérité qui fait partie de soi-même. Problématique intéressante qui expose

aussi bien l'identité que l'altérité. Tout ce qui est dans le vent aujourd'hui et qui fascine plus d'un lecteur !

Le roman est divisé en trois parties : « La petite grille », « La soupe aux pois » et « Kherry, 1960-61 ». Dans la première partie, Licari retrace le système éducatif de l'époque dans ce couvent en plein centre de Tunis, et qui semble cependant en retrait presque total du monde extérieur. Vie éducative plongée dans une dévotion à toute épreuve, d'intimité et d'amitié entre élèves, professeurs, et parents. Ce sont les Bonnes sœurs, telles que Mère Olivia, Mère Térésiane, qui orchestrent cette vie intense qui laisse sa marque sur tout ce petit monde renfermé sur lui-même. Mabel excelle en français et en histoire, tout en étant extrêmement douée en orthographe et en grammaire. D'ailleurs, la littérature française occupe une place de premier choix. Ce roman est repu de références littéraires, de Camus à Flaubert, de Baudelaire à Apollinaire, de Proust à Frantz Fanon...

Les devoirs de la jeune fille retiennent toujours l'attention de ses professeurs. L'un de ses devoirs est publié dans le *Bulletin paroissial de la cathédrale de Tunis*. Et l'auteur de dire, « c'est sa toute première publication » (29) On assiste aussi à de nombreuses célébrations, telle celle de la fondation de l'Ordre, le 20 janvier. Les fuites dans le rêve, aussi bien que l'hédonisme à fleur de peau sur les plages d'Hamilcar ou de Khéreddine émailent le texte du début jusqu'à la fin. Les événements se superposent parfois dans la mémoire. Cependant ils ne se ressemblent point, d'où le flottement de l'imaginaire jusqu'au réel le plus sordide ou le plus débridé. Ainsi fluctuent aussi les siècles et les références littéraires, les noms des professeurs et les matières enseignées.

À l'intérieur « tout n'était qu'*ordre et beauté*, mais dehors, nous le sentions bien, d'émeutes, d'attentats, de voitures piégées, grondait » (52). Ce contraste entre la vie cloîtrée, calme et sereine, et le monde extérieur qui se prépare à l'indépendance, traduit bien le désarroi et l'angoisse de la population coloniale de l'époque. Cette façon de l'auteur de courir après le temps se révèle « archi-fausse » car on ne court pas après le passé. C'est plutôt « l'art à la fois de perdre et de prendre notre temps » (76)

Dans la deuxième partie du roman, la recrudescence des références littéraires et artistiques s'accroît, mais aussi les méditations sur des personnages fictifs tels que Madame Aubin, Maria Chapdelaine, Madame Bovary, etc. Mabel lit aussi des ouvrages tels que *Les petites filles modèles*. Autrement dit, l'inspiration de la romancière est souvent ancrée non seulement aux personnages fictifs, mais aussi au code de conduite et à la poésie des *Fleurs du Mal*, par exemple. Le roman *Salammbô* de Flaubert joue aussi un rôle

important, surtout le « Mégara, faubourg de Carthage » (102). L'ancrage narratif est aussi réel, tels que l'aéroport El-Aouina, devenu Tunis-Carthage, Sidi-Bou-Saïd, ou la librairie-papeterie Saliba.

Vers la fin de cette deuxième partie, nous assistons à un changement de narration où l'auteur se dégage de son personnage Mabel comme si elle prenait la relève tout en se dévoilant elle-même. Et c'était là, en 1973, l'époque appelée « le retour au pays d'origine de nos parents » (123).

À la manière de la madeleine de Proust, la mémoire involontaire complète et corrige la mémoire volontaire. L'auteur conçoit le projet d'écriture de son roman selon cette méthode aux résultats probants. Ainsi, elle passe en revue des photos souvenirs, dont certaines illustrent ce même roman. Quelques-unes ont pour titres : « *À l'école bleue, décembre 1947* », « *Le jardin de Notre-Dame de Sion, Tunis* », « *Les Violettes de 1959 avec leur prof de philo* », « *Vers la plage de Khéreddine* »...

Les problèmes de déracinement sont souvent évoqués dans la quadrature du cercle barrésien. D'où « des racines mouvantes » (135), dues aux déplacements de la terre natale vers l'Europe, pays d'origine des parents et des grands-parents. Les personnages, à l'instar de l'auteur, quittent la Tunisie en 1960, juste après l'indépendance en 1956.

La dernière partie évoque la nostalgie et la mélancolie ressenties en quittant le territoire tunisien pour l'Europe. C'est donc une série de lettres de Marie-Claire envoyées de Paris à Mabel, qui réside en Italie. Le *Kherry* du titre est l'abréviation de Khéreddine, « ce village de la côte nord tout près du Kram, *sur le sol béni de Carthage*... Si presque aucune de ces lettres n'est écrite de ce petit village, Kherry y est un peu partout, au-delà des frontières » (150). Kherry, c'est la plage et la mer : « ...une mer enchantée, sans guerre ni menace. La mer d'un rêve en bleu d'un soir d'été sans fleur » (136).

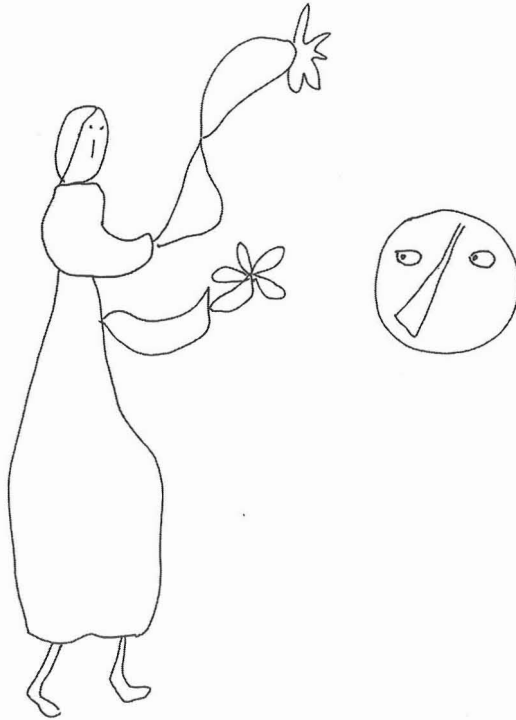
Les lettres de Marie-Claire, toujours signées à l'italienne, « *Chiara-Maria* », vont toujours à sens unique, car nous n'avons jamais de réponse de Mabel. Ici, confiance et réminiscence sont subtilement entrelacées. Des notes personnelles qui étalent les souvenirs touchants de toute cette jeunesse chrétienne passée à Tunis. Mais aussi les réactions suscitées au contact de la France et de l'Italie.

Le roman se termine judicieusement par le cri du marchand de *glibettes* : « *glibettes cacahouettes zamandes* » (200). D'autres sortes de marchands passent aussi sur la plage, offrant aux baigneurs d'autres plaisirs à grignoter, en plus des baignades. La poignée de *glibettes* permet alors de se retrouver et de se découvrir, de rêver, de rêvasser, de s'évader... Carmen

Licari décrit si bien l'atmosphère grouillante de la vie intime de l'école dans son contexte intérieur et extérieur. Son roman se lit d'un seul trait. Il nous fait revivre tout un pan de l'histoire tunisienne à la charnière pré- et post-coloniale.

**Hédi Bouraoui**

*York University*



ADAM NIDZGORZKI